

Dans une publication posthume:

Henry de Montherlant s'explique sur les Olympiques

Contrairement à l'antiquité grecque, peu d'œuvres littéraires contemporaines s'inspirent de l'Olympisme et du sport. Des exceptions contredisent cette affirmation et parmi elles, l'œuvre d'Henry de Montherlant. L'an passé, les Lettres et le Théâtre perdaient l'un de leurs serviteurs les plus personnels du siècle. Le sport regrette celui qui chercha dans l'effort athlétique une mystique et témoigna si talentueusement de sa portée humaniste.

Or, dans une publication posthume¹ d'un recueil de souvenirs, terminé peu avant sa mort, le Maître évoque les personnages, sportifs et sportives, lui ayant servi de modèle dans *Le Songe* (1922) et *Les Olympiques* (1924).

Au fil des pages, Henry de Montherlant se dévoile et précise son attachement au sport. Nous reproduisons ci-dessous quelques-unes de ses citations.



¹ Henry de Montherlant: *Mais aimons-nous ceux que nous aimons?* Ed. Gallimard.

«Une jeunesse athlétique contient assez de richesse, et de richesse diverse, pour nourrir en quelque chose chaque moment de notre développement intérieur et chaque étape de notre destinée». Montherlant cite à nouveau cette phrase extraite des *«Olympiques»* et précise qu'il ne l'a jamais reniée (p. 198).

*
* * *

« Si l'on rendait encore un culte aux Heures, je devrais adorer l'Heure où pour la première fois nous posâmes le pied sur notre stade: le stade avec ses garçons aux têtes petites, aux ongles courts, aux ventres plats, avec ses corbeilles de basket, avec son portique, avec ses sautoirs et des paquets de vêtements au pied des sautoirs, avec ses poteaux de but aux grèements déchirés et des paquets de vêtements au pied des poteaux de but, avec ses oriflammes, avec sa pelouse exquise, lumineuse de fraîcheur, «couverte d'un vaste tutoiement», couverte aussi, lorsqu'on l'écoutait de près, par le long frémissement d'un javelot dans les airs, le bruit mat d'un disque qui tombe sur le gazon, le «clac» d'un ballon qu'on botte, les monosyllabes rauques des joueurs qui se signalent l'un à l'autre en dribblant: étrange silence que ce fond sonore (qui dira pour toujours, d'un mot ou d'une phrase, le grand silence du sport?). Tout un ensemble noble, jeune et charmant, dont pas un de nous n'eût imagine qu'il était si périssable, et que nous le verrions périr de notre vivant. Comme bougeaient les petits êtres, bougeaient sans cesse au-dessus d'eux les cieus magnanimes. Le stade devait bouger lui aussi un jour.

Tout de suite je tombai amoureux de la cendrée. C'est-à-dire de la piste en mâchefer¹» (p. 85).

*
* * *

La croyance que culture physique égale culture morale est moins folle que celle des anciens Grecs, pour qui beauté égale moralité. Elle reste folle. Pierre de Coubertin a mis les choses au point avec sagesse. «...une confusion entre le caractère et la vertu. Les qualités du caractère ne relèvent pas de la morale; elles ne sont pas du domaine de la conscience. Ces qualités, ce sont le courage, l'énergie, la volonté, la persévérance, l'endurance. De grands criminels et même de franches canailles les ont possédées. Voilà pourquoi la doctrine de la moralisation directe par le sport est fausse et inquiétante. (...) Le sport n'est qu'un adjuvant indirect de la morale.» (p. 67).

¹ A notre stade, la piste était d'herbe, mais je la fais ici en cendrée parce que j'aime les cendrées.

Je suis plus favorable que Coubertin à une certaine parenté de la culture physique et de la culture morale. Il est entendu que la « morale du sport » n'est souvent qu'une affaire de volonté pour obtenir, dans le sport, certains résultats. Un garçon est chaste pour conserver sa forme athlétique; un garçon est franc (ou du moins agit comme s'il était franc), parce que, sans franchise, « on ne peut plus jouer »: cette chasteté, cette franchise sont des donnant-donnant, et rien de plus. Mais le fair play, le fait de souffrir l'injustice (des arbitres), ou du public (surtout pour les professionnels), le sens de la mesure (que j'appellerai la litote sportive), la discipline, la solidarité avec les camarades, la fraternisation avec l'adversaire sont des vertus qui dépassent le sport et qui ressortissent bel et bien à la morale, et à la plus haute morale» (p. 67).

*
* *

«Par la sagesse et la tenue de ses dirigeants, le club en venait à imposer ce paradoxe: mettre de la mesure dans ce qui est fondé sur l'émulation» (p. 34).

*
* *

«Que serait, à l'arrivée, l'aspect d'une course où abandonnerait tout coureur qui croirait avoir perdu sa chance d'être placé?» (p. 89).

*
* *

«Aucun sport, sauf la nage peut-être, n'implique forcément un corps beau» (p. 200).

*
* *

«Je publiai sur «Battling Malone»¹ quelques pages enthousiastes jusqu'à l'excès, d'où n'était pas absente cette pensée: « Vous écrivez à satiété que j'ai introduit en France la littérature sportive. Eh bien! ceci a été écrit plus de dix ans avant Les Olympiques. Saluez! » (p. 201).

*
* *

¹Œuvre écrite en 1911 par Léo Hamon, et publiée en 1925.

Sur les Jeux Olympiques¹ — Paris — 1924

«... Comme dix nations sur les quelque dix-sept qui se présentaient aux Jeux avaient pris part à la guerre, j'avais suggéré dans un article que les Jeux fussent consacrés solennellement aux morts de guerre. J'avais sans doute emprunté cette idée à une tradition grecque, comme le fut par un journaliste l'idée du «soldat inconnu»². Cette idée n'eut pas de suite et ce fut sans doute tant mieux: nombre d'idées de ce genre, bonnes dans leur principe, finissent par la chienlit (non pas certes celle du «soldat inconnu »). Je suivis les Jeux avec intérêt, mais sans exaltation. Ni le chauvinisme sportif ni les records ne m'intéressaient. Il y eut de jolis et impressionnants «coups d'œil», mais ils étaient gâtés pour moi par le blablabla, nommé alors bourrage de crane, où officiels et porte-plumes nageaient comme poissons dans l'eau. Le mot paix était déjà le mot bouche-trou qu'il est resté jusqu'à nos jours: c'est un mot enduit d'une bave visqueuse par le trop de bouches qui l'a prononcé. La paix par le sport; les rencontres internationales contribuant à la paix du monde. Nous ne fûmes que deux, un journaliste et moi, à nous élever dans la presse contre cette baliverne. Si les Jeux favorisaient quoi que ce fût, c'était moins la paix que les animosités nationales, en vertu de cette excellente maxime (de qui? de moi?): «Les groupes ne réunissent pas; ils divisent». D'ailleurs, ni les nations ni les hommes qui concouraient pour elles ne s'occupaient aux Jeux de la paix du monde. Ils s'occupaient de faire gagner leurs couleurs, ce qui au fond ne signifiait rien. Verdun, oui; la balle au pied, non. A de certains Jeux, une nation importante s'abstint; elle n'en resta pas moins une nation importante. A d'autres, une nation remporta le championnat de... avec une maîtrise étourdissante; elle n'en resta pas moins sinon une petite nation, du moins une nation qui ne fait pas parler d'elle...» (p. 179).

*
* * *

«J'écrivais maintenant Les Olympiques, et écrire le sport me plaisait plus encore que le vivre.

Il y avait plus profond, et beaucoup plus profond: c'était qu'il m'était impossible, dans le moment le plus décisif de toute compétition sportive, d'arracher de moi cette pensée, que le résultat était de nulle importance. Pour Peyrony, le sport était quelque chose de strict, de précis, d'ordonné, et de difficile. Pour moi aussi il était tout cela, mais avec une marge de détachement qui lui communiquait en intelligence ce qu'elle lui faisait perdre en authenticité. Je parle du moins pour le foot. Dans le foot je me prêtai. Dans la course je me donnai. Pourquoi cette différence? Parce que la course était individuelle? Sans doute. (p. 95).

¹ Un appendice à cet ouvrage intitulé *Jeux Olympiques à Colombes* (1924) reproduit un texte rédigé par Montherlant à une date suivant sans doute de peu la finale Olympique 1924 de rugby. Il y fustige avec force le nationalisme en sport avec notamment cette phrase: «C'est ainsi qu'on fait la guerre au sein de la paix».

² Dans la Grèce ancienne, en certaine circonstance, un sarcophage vide était porté, censé contenir le «combatant inconnu». Je ne puis dire la référence livresque de ce trait, mais suis sûr de l'avoir lu chez un historien grec ancien.

Ainsi le sport (du moins le foot) était résumé à mes yeux par un seul mot: le Jeu. Les taureaux par un mot: Domination. La guerre par un mot: Générosité. Trois mots suffisaient pour recouvrir les trois passions de ma jeunesse» (p. 95).

*
* *

«Le sport et le christianisme s'accordent aux quelques endroits où les vertus demandées par le sport s'accordent avec celles demandées par le christianisme. Cette proposition paraît bête, pourtant tout le reste, à ce propos, est pensée tournant à vide et verbiage» (p. 40).

*
* *

«Passées les barrières d'enceinte de ce stade, nous étions entrés dans un monde nouveau où la sensualité n'avait pas sa place, soit que cela fût instinctif, soit que cela fût voulu» (p. 45).

*
* *

«Je m'étais spécialisé dans le 100 mètres. C'est une course pour idiots, c'est pourquoi j'y réussissais. Au «Préparez-vous» on se gonfle d'air la cage thoracique, et on la bloque; au «Partez» on pousse comme un sourd: c'est tout. Une bonne commande cérébrale, mais je l'avais. Et une goutte d'astuce pour le départ: on se lançait en prenant appui sur la pointe des pieds dans des trous qu'on avait creusés soi-même; il fallait savoir creuser ses trous. (Aujourd'hui cette méthode a été remplacée par une mécanique: les Américains ont séché la seule goutte d'intelligence qu'il y avait dans cette course.) L'instantanéité du départ du 100 mètres est l'effet d'une décision mais non d'une option...» (p. 113).

*
* *

« C'est la guerre, néanmoins, qui m'amena au sport vrai d'autre manière, et voici comme. Sur le front, transporté subitement par les retours à l'arrière de la vie dure ou terrifiante parmi les populations vaquant à leurs soins journaliers, j'avais attendu, espéré, béni ces trêves; et cependant, revenu dans la paix, bien plus qu'un assouvissement corporel je rêvais de retrouver avec le stade la générosité collégienne et guerrière, fût-ce dans les combats anodins de la boule de cuir. J'avais pris à la guerre un goût de l'équipe entièrement inconnu avant nous, la passion grave des heures de fraternité pour gagner dix mètres de terrain, ce qui, au fond, n'était pas sans analogie avec tant de sérieux pour «rentrer» un but.» (p. 26).